



# Thomas Sauvini

Le livre  
comme  
une œuvre  
d'art

Propos recueillis par Gilles Courtinat  Matjaž Tancič

À la mort du Grand Timonier, la Chine s'ouvre aux délices de la consommation de masse. De Mao à Mac Do, il n'y a qu'un pas que le milliard d'individus d'alors va allègrement franchir dans un grand bond en avant. Appareils électroménagers, voitures, télévisions et, bien sûr, appareils photos pénètrent peu à peu les foyers. À l'échelle du pays, les photos-souvenirs vont se compter par centaines de millions, enregistrant une réalité largement en dessous des radars de l'iconographie officielle. À l'arrivée de la photo numérique, ce trésor va prendre le chemin des poubelles ou des ateliers de recyclage. Il fallait avoir un esprit fort curieux et créatif comme celui de Thomas Sauvin pour s'intéresser à ce matériau et en comprendre tout le potentiel. Habitant alors à Pékin, il a glané des centaines de milliers d'images qui vont constituer un fond exceptionnel. « Beijing Silvermine ». Pour Thomas, il ne s'agit pas seulement de collectionner mais plutôt d'exploiter artistiquement cette manne iconographique, l'édition de livres étant un des moyens pour y parvenir. Mais là où tout un chacun se serait contenté d'adopter les formats classiques de l'édition, Thomas envisage chaque ouvrage comme un objet d'art, tout en restant cohérent dans son contenu.

### Pourquoi avoir choisi ces formats si particuliers pour publier tes photos ?

Tout a commencé par les albums Silvermine en 2013. Assez spontanément, je suis parti sur un format qui n'était pas classique pour une très bonne raison : l'archive à partir de laquelle je travaillais était constamment en train de grandir. Quand j'ai accumulé suffisamment de matière pour une première publication, j'ai voulu que l'objet qui allait accueillir les images puisse évoluer pour accueillir une sélection

en cours de constitution. Je trouvais rassurant de faire produire un objet vide que je pourrai librement remplir en ayant la possibilité de changer d'avis sur la séquence, sur le contenu, sur la sélection jusqu'au dernier moment. Me libérer de la crainte de devoir sélectionner des images et de les emprisonner ensemble, reliées *ad vitam eternam*, en me disant après que j'aurais peut-être pu faire mieux.

Concrètement, l'objet est inspiré d'un petit album dépliant produit en Chine dans

### Ma première visite

dans une zone de recyclage en périphérie de Pékin, mai 2009.



© Coll. Thomas Sauvin

les années 1960, destiné à stocker des négatifs 6x6. L'objet est assez simple et assez intelligent en matière de confection : de petites fenêtres en papier reliées par une bande de tissu comme un accordéon. J'ai contacté un designer chinois pour lui demander de reproduire cet objet dans un format adapté. Il en a fait une reproduction quasi identique permettant de présenter deux séries de dix images en recto verso. Un bon début mais un peu court pour raconter une histoire. Je lui ai

demandé alors de travailler sur quatre autres créations, ce qui a donné naissance à une petite collection de cinq albums de couleurs différentes, ce qui me permettait de présenter des séries de vingt images concentrées sur des thèmes que j'avais identifiés dans mes archives. J'ai apprécié le côté pratique et le fait de construire à partir de choses existantes et négligées, ce qui est valable pour le contenu et le contenant. Je trouve ça extrêmement rassurant de pouvoir identifier

↳ un objet qui existe, convaincant dans sa forme et sa fonctionnalité, de trouver des images sous-estimées et les réunir pour créer un objet contemporain, que je n'ai finalement pas inventé.

## Comment nommer tes productions ? Des livres-objets, des créations artistiques ?

J'imagine sans doute que le livre-objet est une appellation qui peut me convenir, mais quand le prix devient un peu plus élevé, c'est pas mal d'appeler ça un livre d'artiste, ça rassure les gens, bien que je ne sois pas sûr de totalement faire la différence. Ça rentre un peu dans cette case sans y rentrer tout à fait, dans le sens où ce n'est pas quelque chose que j'assemble seul, ce sont des objets manufacturés en Chine par des artisans spécialisés. Mais il s'agit quand même de quelque chose réalisé à la main. Pour les albums Silvermine, les morceaux de tissus sont découpés, collés manuellement, et on utilise finalement peu de machines. Tout cela tend vers le livre d'artiste, mais disons qu'on est entre les deux.

## Tu peux nous en dire plus sur « No More No Less » ?

C'est une expérience très différente et très intéressante. En 2015, j'ai invité Kensuke Koike, dont j'aime beaucoup le travail, à venir en résidence à Paris. Au bout d'une semaine, on a identifié un album de ma collection, le cahier d'exercices d'un étudiant en photographie. Ce sont des portraits faits à Shanghai en 1983, l'album contenant des tirages et, dans de petites enveloppes, les négatifs originaux accompagnés des commentaires du professeur. Cela nous donnait la possibilité de refaire des tirages argentiques à la taille que l'on voulait. C'était idéal pour Kensuke qui travaille toujours sur des originaux, très méticuleusement parce qu'il n'a pas le droit à l'erreur. Le fait d'avoir là les négatifs était

une sécurité en cas d'accident, lui laissant un peu plus de liberté pour explorer ses interventions.

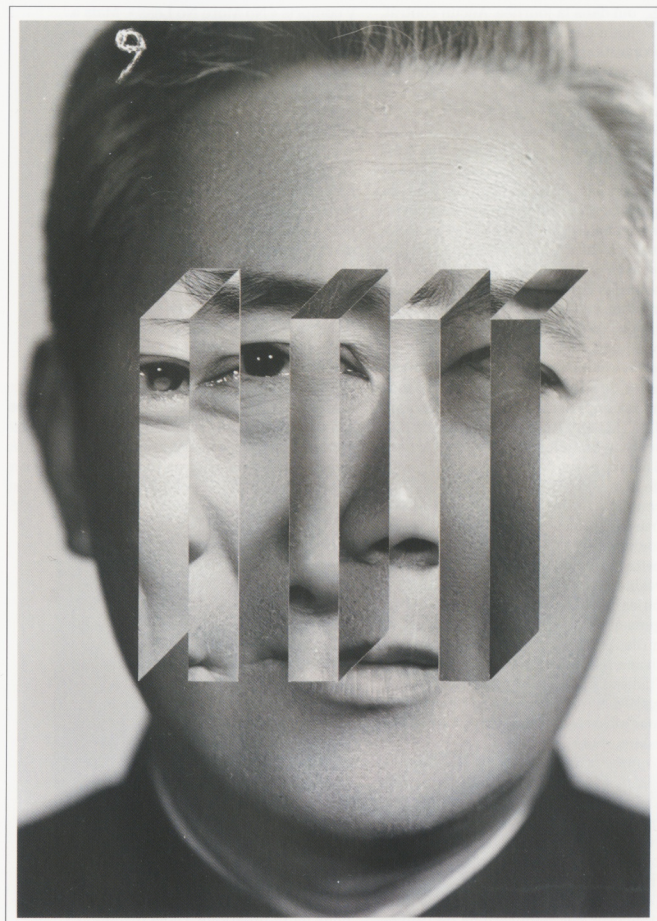
Une fois la série de 27 œuvres réalisée et exposée, assez rapidement, je me suis posé la question du livre. Quand on s'est mis à en discuter, j'ai compris que ça allait être très compliqué parce que Kensuke voulait tout contrôler. Qu'il y ait énormément d'images, que ce ne soit pas cher, que les collectionneurs et les musées le veuillent, etc. Voyant ça, j'ai pris le truc à contre-pied et j'ai eu une idée dont je ne me féliciterai jamais assez. Je lui ai dit : on prend l'album original à partir duquel on a travaillé, on le scanne, on prend nos œuvres, on les scanne aussi recto verso.

On envoie les fichiers haute définition à trois éditeurs, Skinnerbox en Italie, Jiazazhi Press en Chine et The (M) édition en France et on leur propose de jouer à un jeu : télécharger ces fichiers, réaliser un livre en 400 exemplaires qui soit prêt pour le jour de l'ouverture du salon de l'édition photographique Polycopies 2018. Et, règle la plus importante de toutes qui selon moi donne tout son intérêt au projet, interdiction absolue d'échanger avec nous à partir de la seconde où les fichiers ont été téléchargés, et ce jusqu'au jour de la signature des bouquins sur le salon. Pas de PDF, pas de BAT, pas de questions, pas de réponses. Une entière liberté de faire absolument ce qu'ils voulaient.

Chacun savait que deux autres éditeurs étaient sur le coup et que les trois livres sortiraient en même temps. Donc, la nature même du jeu faisait qu'ils étaient obligés de réfléchir à une forme leur garantissant que les autres n'auraient pas la même. Sortir un livre en 400 exemplaires, c'est assez ingrat, on est juste à la limite. C'est coûteux sans qu'il y ait assez de livres pour faire des économies d'échelle mais les trois ont répondu

## Série No More No Less

par Kensuke  
Koike  
et Thomas  
Sauvin.



oui dans la journée. Aucun contrat, juste une relation de confiance. La proposition était la suivante: si vous acceptez, vous couvrez l'intégralité des frais de production, 10 % des copies reviennent à Kensuke Koike et 10 % me reviennent, le reste vous appartient. Vous déterminez le prix de vente que vous voulez et nous ne sommes pas intéressés à la vente de vos copies. Cela nous donnait la garantie que chacun d'entre nous recevrait 3 fois 40 exemplaires, quels que soient les objets réalisés. Si c'était des cartes postales, eh bien, on aurait 40 cartes postales, pareil pour des impressions sur plaque d'aluminium, etc.

Le jour de l'ouverture du salon, les trois bouquins étaient prêts, tous super-différents et super-intéressants à leur manière. Je n'étais pas inquiet mais quand même impatient. J'ai reçu le carton de The (M) édition 48 heures avant l'ouverture du salon et j'ai réussi à tenir 6 heures avant de l'ouvrir! Cette histoire de confiance, c'est important. J'ai beaucoup entendu d'éditeurs se plaindre d'être frustrés d'avoir affaire à des artistes ayant toujours leur mot à dire sur tout: non, pas cette couleur, non, pas cette typo, etc. En réalité, les éditeurs, autant que les artistes ou les indépendants comme moi, sont des gens qui ont une vraie passion pour ce qu'ils font, dans un environnement d'artistes, de designers, de façonneurs, avec l'indispensable recul sur le travail nécessaire à la réalisation de leur livre. Donc, leur laisser la liberté de construire est une bonne chose.

Comme nos livres ont été épuisés en un peu moins d'un an et que les éditeurs ont chacun vendu leurs 320 copies, je pense qu'ils s'en sont à peu près sortis financièrement. Il y a aussi eu un point final à ce projet qui m'a beaucoup plu. Pour le prix du livre de Paris Photo l'année dernière, l'éditeur Skinnerbox était sur le point d'envoyer ses publications de l'année.

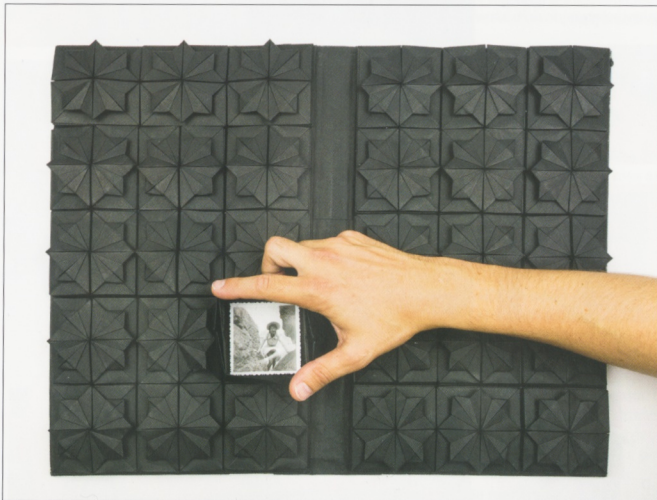
y compris « No More No Less ». Mais à la réflexion, il s'est dit que ça n'avait pas de sens. Il a demandé une copie de leurs livres aux deux autres éditeurs afin de présenter les trois ensemble. Je trouve remarquable la démarche d'un professionnel qui va voir ses confrères pour récupérer leurs livres et, de fait, diluer sa propre production. Nous avons été retenus dans la liste des dix meilleurs livres de l'année. C'était très flatteur, mais c'était surtout la confirmation que tout le monde avait compris notre projet.

**Parlons maintenant de « Xian », un ouvrage vraiment très particulier.**

À Pékin, je fréquentais plusieurs marchés aux antiquités pour trouver des photos et des albums de photographies. J'avais recommandé aux marchands de me téléphoner s'ils trouvaient quelque chose d'intéressant, que j'avais volontairement appelé "inattendu" pour ne pas être enfermé dans une catégorie trop convenue.

Un jour, l'un d'entre eux m'a contacté en me disant qu'il avait ce que je cherchais, mais sans vouloir m'en dire plus. Même si j'étais un peu réticent au départ parce que c'était assez loin, j'y suis finalement allé et j'ai découvert une sorte d'album très intrigant. Je ne savais pas exactement ce que c'était alors j'ai fait appel à quelqu'un qui étudiait à l'Académie centrale des Beaux-Arts de Pékin tout ce qui était papier plié, découpé, origami chinois. Il m'a expliqué qu'il s'agissait d'un assez beau spécimen, plus riche que d'habitude, réalisé par les couturières de la province du Shaanxi au début des années 1960. Elles se servaient de petites cases pour ranger des chutes de fils et, accessoirement, de plus grandes cases pour y ranger des patrons de découpe et des papiers découpés qu'elles utilisaient pour leurs créations. Dans l'exem-

**Triple publication**  
No More No Less, 2018.  
Et livre d'artiste Xian, 2015.



## Jusqu'à ce que la mort nous sépare Histoire d'un buzz sur Instagram

« Depuis la parution de la première édition de *Until Death Do Us Part*, en mai 2015, je reçois hebdomadairement sur Instagram des images me donnant des nouvelles de cet ouvrage. C'est la magie du livre photo, j'imagine, il me permet de restituer mes explorations photographiques dans un objet abordable qui voyage dans le monde librement et me survivra sûrement. »

Photo du bas : si l'on cherche bien, on peut voir le paquet au second plan !



plaire que j'ai trouvé, il y avait, dans un compartiment, un très beau long fils bleu ciel que j'ai toujours et qui me sers pour signer cette publication. Et il y avait aussi une main découpée dans un papier journal, très certainement pour travailler sur un gant. La couturière avait pris la dimension exacte de la main de la personne pour que les dimensions correspondent. En cherchant, j'ai trouvé quelques autres spécimens qui répondaient exactement à la même logique, bien qu'un peu moins complexes et moins grands.

En découvrant ça, j'ai immédiatement avant de rentrer dans des univers archéologiques, botaniques, médicaux, et ainsi de suite. Il va tomber sur des choses assez surprenantes et inattendues. J'emploie ce mot d'inattendu à dessein puisqu'il y a pas mal de similitudes avec les albums Silvermine dont j'ai parlé précédemment. C'est quelque chose qui n'aurait jamais existé sans la découverte d'un objet préexistant.

ment basée là-dessus. J'ai tenté d'obtenir un fort contraste en matière de contenu, considérant chacune des cases comme une capsule indépendante, des conversations commençant à se créer entre elles avec toujours un élément de surprise. Il y a évidemment une unité, dans le sens où on a affaire à de la photographie vernaculaire chinoise, ce qui est déjà finalement un cadre assez précis en soi. Mais le lecteur va pouvoir rebondir de photos en photos, passant de cartes postales pop culture à des images provenant d'un hôpital psychiatrique à Shanghai en 1968, passant de cartes postales pop culture à des images provenant d'un hôpital psychiatrique à Shanghai en 1968, avant de rentrer dans des univers archéologiques, botaniques, médicaux, et ainsi de suite. Il va tomber sur des choses assez surprenantes et inattendues. J'emploie ce mot d'inattendu à dessein puisqu'il y a pas mal de similitudes avec les albums Silvermine dont j'ai parlé précédemment. C'est quelque chose qui n'aurait jamais existé sans la découverte d'un objet préexistant.

## Il y a souvent une dimension ludique dans tes productions, comme avec « Until Death Do Us Part » [*« Jusqu'à ce que la mort nous sépare »*].

Après la sortie des albums Silvermine en 2013, j'ai continué à examiner mes archives et à réfléchir à ce que je voulais en faire. C'est comme ça que j'ai découvert la photo d'un couple chinois, sans doute lors d'un mariage, la femme allumant plusieurs cigarettes fichées dans une grosse bouteille de soda en plastique pendant que son mari aspirait la fumée au goulot. C'est souvent comme ça que les choses se font : une photo déclenche une réflexion. J'ai pensé cigarette, mariage et à la fameuse formule : « Jusqu'à ce que la mort nous sépare ». J'ai donc commencé à passer toutes mes archives en revue pour constater que je trouvais très peu de photos de mariage, ce qui était surprenant, le mariage comme les

↳ bébés étant très documentés. En réfléchissant, je me suis rendu compte que quand je passais les images en revue, j'en mettais 30 % de côté, les considérant trop convenues ou inintéressantes. Je ne les jetais pas mais je ne les faisais pas scanner non plus. Ce qui est marrant, c'est qu'au début, j'ai délibérément mis de côté l'univers visuel qui finalement donnera naissance à la publication qui a le mieux fonctionné jusqu'à aujourd'hui. Je me suis alors replongé dans mon stock. Plus je l'examinais, plus il m'apparaissait quasiment impossible de trouver une photo de mariage sans tabac. Il y avait toujours un paquet de cigarettes sur une table, quelque un en train de fumer, un bol bourré de clopes.

J'ai commencé à construire cette histoire. Ce qui m'a plu, c'est que ce qui réunissait ces images : un rituel en voie de disparition ou d'oubli. Comme j'aime bien les petits livres, parce qu'ils sont pratiques et moins coûteux, je me suis dit que ça serait sympa d'en faire un qui rentre dans un paquet de cigarettes qui ne soit pas une simple copie. En matière de façonnage, il

est en effet absolument impossible d'arriver au niveau de qualité des produits industriels. Avec l'éditeur chinois, on a donc décidé d'acheter des cartouches de paquets de cigarettes de la marque « Double happiness » [*Double bonheur*], qui sont celles qu'on offre assez régulièrement dans les mariages pour souhaiter beaucoup de bonheur aux gens. En plus, elles ne sont pas chères, ce qui nous arrangeait bien. On a vidé les paquets pour glisser le livre dedans. Une nouvelle fois, contenu et contenant ont été recyclés en un nouvel objet. On en est maintenant à 9000 paquets de clopes reconvertis.

### **Il y a aussi ces enveloppes contenant des photos...**

C'est un peu différent mais ça me plaît tout autant. Là, j'ai plutôt une position d'éditeur que d'auteur. L'idée est très simple, née de voyages que le photographe Fengli a pu faire à Paris où il a pris énormément de photos que j'ai trouvées fortes, assez fraîches, différentes de ce qu'on peut voir de la représentation habituelle de Paris. Pas suffisamment pour faire un livre mais

Un jour, j'ai découvert la photo d'un couple chinois, sans doute lors d'un mariage, la femme allumant plusieurs cigarettes fichées dans une grosse bouteille de soda en plastique pendant que son mari aspirait la fumée au goulot. C'est souvent comme ça que les choses se font : une photo déclenche une réflexion.

tout de même assez pour ne pas se dire seulement : c'est rigolo, mais ça finira avec deux photos sur Instagram, puis on n'en parlera plus. Fengli est reparti de France le 23 octobre 2019 et une douzaine de jours plus tard, Paris Photo commençait. Pour travailler sur quelque chose qui soit prêt à temps et mettre ses images en forme sans avoir à passer par le design ou la photogravure, je me suis dit qu'il serait intéressant de reprendre la forme du Mail Art ou de la correspondance photographique, à une époque où Internet n'existait pas. Quand on revenait de vacances, on faisait quelques petits tirages qu'on glissait dans une enveloppe et qu'on envoyait à la personne avec qui on avait partagé de bons moments.

J'ai donc demandé à Fengli, rentré en Chine, de faire tirer très rapidement 40 fois 24 photos prises pendant son séjour. Il lui restait une demi-journée de travail pour écrire sur les enveloppes son nom, le mien au dos, « White Night in Paris » et les dates de son séjour sur place. Et cette correspondance photographique est finalement devenue une publication. J'ai récidivé trois fois avec Fengli. Pour la quatrième enveloppe, on s'est dit que ce serait sympa de s'échapper de la thématique du voyage et de la ville pour se concentrer sur son cochon domestique, qu'il photographie énormément. On en a fait une enveloppe qui s'appelle « Pig ». L'enveloppe, je l'ai aussi utilisée avec mon ami Charles-Henry Bédoué. J'échangeais beaucoup avec lui en période de confinement. Il vit complètement pour sa photographie, jour et nuit, et on a l'impression qu'absolument rien d'autre n'occupe son esprit. Il a parfois du mal à interrompre une sélection, à donner forme à son travail pour une exposition ou un livre. Bien que bloqué à Los Angeles, il sortait tout le temps pour prendre des photos, à un moment où le mouvement Black Lives Matter prenait de l'ampleur. Une nouvelle

fois, le principe de l'enveloppe permettait de mettre très facilement ces images en forme pour les publier.

Ça s'est fait dans un laps de temps incroyablement court, en cinq jours. C'est extrêmement rapide et j'aime beaucoup ce principe qui permet de publier rapidement quelque chose de simple, pas un livre photo mais une petite collection très humble puisqu'il n'y a rien de plus commun qu'un tirage 10x15. Ça m'intéresse beaucoup ; à l'occasion, quand je sentirai que c'est le bon moment ou la bonne personne, j'en réaliserai avec d'autres auteurs. J'aimerais beaucoup le faire avec Max Pinckers à qui j'ai soumis l'idée il y a peu et je pense que ça se fera.

### **Et c'est quoi « 17 18 19 » ?**

Il s'agit de photos que j'ai trouvées dans cette fameuse zone de recyclage en 2010. C'est le deuxième sac que j'ai récupéré et qui contenait des négatifs en noir et blanc provenant d'un centre de détention d'un quartier pékinois. Toutes les images dataient de 1991 à 1997, un peu plus de 15 000 négatifs dont 13 500 portraits d'identité et 1 500 pièces à conviction.

J'étais encore en Chine quand je suis tombé là-dessus et j'ai assez vite compris qu'il était rare pour un Occidental de mettre la main là-dessus, comme pour un Chinois d'ailleurs. Travailler à partir de ce matériel de police assez sensible pouvait mettre ma situation en péril. J'étais à la fois complètement fasciné par ces portraits magnifiques et embêté par le fait qu'ils étaient récents et identifiés, avec le nom de la personne et la date de son incarcération. C'était une frontière que je ne voulais pas franchir. J'ai toujours eu un rapport assez particulier à ces images, les adorant tout étant plus ou moins convaincu que je n'arriverai jamais vraiment à m'en servir.

Cette archive, je l'ai conservée pendant cinq ans, sans la regarder au-

↳ trement qu'en négatif, jamais sous la forme de positifs. Je n'ai vu ces photos sous leur aspect final que plus tard alors que j'étais sur le point de rentrer en France. Et là, j'ai déchanté totalement. Ce que je trouvais absolument magnifique et envoûtant s'était transformé en images banales - un tournevis posé sur une table, par exemple - et j'ai mis ça de côté.

Longtemps après, j'ai été invité à travailler sur des livres photo en résidence au Portugal par un éditeur grec, VOID. J'avais toujours cette archive chinoise en tête et ça faisait dix ans que je voulais en faire quelque chose mais que je n'arrivais à rien. Chez VOID, ils naviguent dans un univers visuel très noir et blanc, très sombre, et je trouvais que ces photos collaient bien à leur esthétique.

Dès le départ, je me suis dit qu'il ne fallait pas que je travaille sur les portraits, puisque je ne serai jamais à l'aise avec ça, mais sur les objets. Comme pour « Until The Death Part Of Us », une photo a été l'élément déclencheur. C'est celle d'une clé à molette flottant sur un morceau de tissu, qui m'a tout de suite rappelé une image de Walker Evans issue d'une série - « Beauty of the common tool » - qu'il avait réalisée pour le magazine *Fortune* en 1955, dans laquelle figurait une photo de clé à molette, exactement la même. Là, on ne sait pas si on a affaire à une arme ou au bouton. Tout ce qu'on peut supposer, c'est que c'est arrivé entre les mains d'un policier qui s'est dit qu'il devait enregistrer cette chose pour en avoir une trace, ce qui lui confère une identité un peu mystérieuse, un peu envoûtante.

VOID, ce sont trois personnes, Myrto et Silvia à Athènes et João, un Brésilien, à Lisbonne. João venait tous les après-midi, pour bosser sur le projet avec moi. J'ai fait une sélection à partir des 1 500 objets en me disant que je n'avais pas envie d'être sur du positif mais sur du négatif en faisant une impression à l'encre argentée

directement sur papier noir. Assez rapidement, quand on regarde le bouquin, on oublie qu'on est sur du négatif et d'ailleurs, qu'est-ce que ça veut dire ? Si on a un tournevis noir, pour avoir un contraste, on le met sur un tissu blanc. Et vice versa. João et moi, on a essayé de pousser le truc un peu plus loin en se disant qu'il fallait s'imposer quelque chose. Comme j'arrivais un dimanche à minuit pour repartir sept jours plus tard, le dimanche à minuit, on s'est dit qu'à la fin de la semaine, tout devait être fini. Dix jours après, João était en Turquie et imprimait le bouquin. Et un mois plus tard, il était prêt pour Paris Photo.

### Des projets ?

J'en ai toujours deux ou trois dans les tuyaux et l'exercice consiste à imaginer ceux qui résisteront à l'épreuve du temps. Il y en a un qui pourrait voir le jour, une « conversation » d'archives avec Erik Kesnels qui a réalisé des trucs géniaux avec des photos trouvées. Au tout début du confinement, il m'avait envoyé un mail, me disant qu'il s'ennuyait sérieusement. Il me proposait d'entamer une conversation en images : je t'envoie une image de ma collection et tu réponds avec une de la tienne, sans texte, sans rien. Un ping-pong photographique.

On a joué à ça un mois et demi et il en est résulté une série de 120 photos, moitié pour lui, moitié pour moi, qu'on a proposée à un éditeur canadien. Pour la mise en forme, Erik a pensé à un jeu de cartes avec une règle simple : on commence par une image à laquelle il faut répondre par une autre, en essayant de trouver à chaque fois une cohérence, tout comme nous l'avons fait. Aucun ordre n'est imposé, il suffit de se demander avec quelle image on va pouvoir répondre. ☺

\*BAT : Bon à Tirer, document contractuel utilisé en imprimerie, dernière étape avant l'impression.